

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 126 (2023)

Artikel: Jean Cuttat : expériences, souvenirs et pensées d'un officier en campagne
Autor: Glaenzer, Antoine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1077327>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jean Cuttat

Expériences, souvenirs et pensées d'un officier en campagne

ANTOINE GLAENZER

Introduction

Nous connaissons Jean Cuttat, poète engagé, auteur de «La grande veillée», poème qu'il compose peu de temps après l'occupation de la préfecture de Delémont par le Groupe Béliet, le 29 juin 1968. À la Fête du peuple jurassien suivante, le 8 septembre, il monte à la tribune, déclame son poème devant une foule de 30 000 à 40 000 personnes à laquelle le texte a été distribué, et qui lui répond en lisant les refrains imprimés en gras. Jean Cuttat, à l'instar d'autres poètes, a écrit la geste de la création du canton.

Sa stature est telle qu'elle nous a fait oublier le combattant, promu premier-lieutenant le 15 mai 1939¹ et mobilisé pendant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il paye encore ses galons.

Le texte que nous éditons ici, daté « Porrentruy, 28 février 1943 », est manifestement destiné à être lu devant une assemblée. Laquelle, quand et où ? nous n'avons trouvé aucune information, aucun indice pour répondre à ces questions. Le texte, dactylographié, a cependant été relu et amendé par son auteur et rien ne permet de penser qu'il est resté au fond d'un tiroir.

Le journal intime d'un soldat, dont Jean Cuttat lit des extraits à cette assemblée, permet de poser des questions existentielles : quel sens donner au mot patrie, à la solitude, à la mort ? Mais ce journal, qui est peut-être son journal de guerre (on en connaît l'existence, mais il ne nous est pas parvenu) permet à Jean Cuttat d'intégrer à son texte son

expérience d'officier trop jeune — il a 23 ans lors de la mobilisation, le 1^{er} septembre 1939 — commandant des soldats aguerris dont la vie personnelle et professionnelle, déjà engagée, est bloquée par la guerre. Dès lors, comment pourrait-il se poser en modèle, être la référence que, peut-être, un officier doit être en temps de guerre ?

Au temps de l'écriture, au printemps 1943, il compte déjà mille jours de service ! Après la « drôle de guerre », comme beaucoup de Jurassiens, il vit, subit et voit, dans une sorte de sidération, l'inimaginable débâcle française de juin 1940 :

(...) Pareillement, au mois de mai 40. Quand tout le monde claquait de frousse à l'approche de la guerre. La sirène, le tocsin, les affiches de mobilisation, les incendies, les accidents, l'envie de mordre, le joli jeu de mon pistolet contre ma tempe. Je me sens vivre des instants pleins et bouillonnants, si semblables à ceux de l'inspiration. La douleur, les cris, les deuils me donnent un merveilleux vertige. Si jamais quelqu'un lit ces lignes il y verra des divagations sadiques et cyniques. Point du tout ; il y a de la tendresse dans ces choses, il y a la réaction de l'homme devant la douleur et la mort. L'homme dans le rang devant l'homme à la faux².

Ces quelque vingt pages du format d'origine se situent à mi-chemin entre un témoignage historique et un travail littéraire, entre une expérience personnelle et une esthétique d'écriture proche des écrivains qu'il cite. Progressivement, ce témoignage quitte le terrain de l'officier pour se glisser dans le temps du poète qui s'interroge sur la liberté de l'homme.

Jean Cuttat, mai 1939. ArCJ, 183 J 141.

Lieutenant Jean Cuttat, III/24³

Expériences, souvenirs et pensées d'un officier en campagne

Porrentruy, le 28 février 1943

Les expériences d'un officier d'infanterie, d'un petit lieutenant de troupe, ce ne sont, à tout prendre, que des expériences humaines. Un homme parmi les autres, un homme dans le rang.



Quand on sait qu'il n'y a pas de temps perdu et que tout ce qui arrive enrichit pour autant qu'on y donne son cœur, il suffit d'en prendre son parti et de marcher droit devant soi.

On m'a prié d'être sincère, certes je n'y manquerai pas, tâchant de vous introduire dans les secrets d'une âme de soldat et de faire revivre à mes camarades les passages de soleil et d'ombre, de cafard et de joie, que comporte toute période de service militaire.

D'ores et déjà je m'excuse d'avoir à parler de moi. Le sujet, hélas, m'y condamne. Mais je tiens à affirmer au début de cet exposé que mon

intention n'est point d'illustrer une thèse, d'exciter aucune espèce de patriotisme claironnant, d'exalter aucun militarisme claques-talons, mais tout bonnement d'exprimer des sensations vécues, de peindre des choses vues, de les réunir, de les rapprocher, de les comparer et d'en extraire enfin un peu de lumière sur l'un ou l'autre des problèmes qui nous hantent et nous obsèdent.

Car en somme, un soldat n'est ni plus ni moins qu'un cadavre en devenir, un homme voué, pour la donner ou la subir, à la mort violente, au massacre.

Il n'y a que deux faces au problème : côté tueur et côté tué. Le soldat est au milieu du cercle. Il est muré dans cette horreur, porteur de solitude, de grandeur humaine, de renoncement, de peine et de silence.

Tel est le soldat placé devant son cruel destin. On comprendra qu'il n'y ait pas à rire.

Entre celui qui donne sa vie pour établir la paix et celui qui la donne sans savoir pourquoi, dans le troupeau, ou parce que ça se fait, ou bien parce que s'il n'en était pas ainsi, ce serait pire.

Entre celui qui tue par esprit de justice et celui qui trouve enfin « impunément l'occasion du crime⁴ » il n'y a pas de commune mesure.

Une marge immense les sépare : les premiers sont des héros, les seconds des victimes ; ceux-là des saints, ceux-ci des justiciables. Un vrai chef commande des héros ; un mauvais chef ne dirige qu'un troupeau.

Mais on ne donne pas sa vie pour rien. Le héros exige des raisons. Or, on est bien obligé de voir que ces raisons, la plupart du temps, sont minces et dérisoires.

Servir ? mais le soldat aimerait que ce qu'il sert soit plus pur que lui.

Et servir qui ? La patrie⁵ ? Le drapeau ? Mais la patrie n'est qu'une entité froide et inaccessible. Et l'État, qui la personnifie, n'apparaît que sous les traits d'une administration poussiéreuse et rébarbative. La patrie n'est pas une personne, elle est encore du domaine de l'indicible, c'est-à-dire du domaine du poète. Hélas ! en fait de poésie on voudrait faire chanter à nos soldats quelques fadaïses scolairement patriotiques et d'un sentimentalisme écoeurant. Mais le soldat ne s'y trompe pas : au « Rien ne vaut notre Jura⁶ » il préfère « Les filles de La Rochelle⁷ » et il a mille fois raison.

Quant aux drapeaux, et je veux parler de tous les drapeaux, mieux vaut n'en pas parler, ils sont tous sous le même ciel, un même vent les anime tous et il ne reste, pour se dévorer, dressés les uns contre les autres, que les porte-drapeaux.

On compterait sur les dix doigts, dans une compagnie, les soldats qui aiment le service militaire. Car toutes les joies, tous les plaisirs ne viennent pas de lui ; au contraire, toutes les peines, tous les labeurs, viennent de lui.

Alors, qui donc est la patrie ? Et qu'est-ce que servir ?

Quand on a quelque expérience⁸ de la troupe, on doit bien voir que la patrie, pour le soldat, c'est le chef, et que servir, ce n'est pas autre chose que suivre ce chef jusqu'à la limite du possible. Il ne peut s'agir ici d'aucune espèce de fanatisme. Le vrai chef est un poète de sa vie, un créateur de grandeur et d'harmonie, non pas un bureaucrate, un pion ou un garde-chiourme.

Si je me permets d'appuyer sur ces points avec autant d'insistance, c'est que j'ai pu, durant près de mille jours de service, me rendre compte de l'importance du problème moral. Le canon est impuissant contre la grandeur d'âme.

C'est la mort du héros qui est utile à un pays. Le carnage des troupeaux ne compte pas. Car la mort du héros est un achèvement. C'est ce sang-là qui fertilise, l'autre s'écoule, gonfle les statistiques et se perd dans l'oubli des choses inutiles.

J'ai retrouvé, il y a peu de temps, dans le désordre d'un vieux tiroir, le journal intime d'un soldat. Un journal bien pessimiste en vérité, le journal d'un héros déçu par l'incompréhension, la bassesse et l'ignominie de tout ce qui l'entourait. J'en ai extrait quelques passages à votre intention afin de pouvoir éclairer d'une lumière plus directement humaine et intérieure l'état d'âme d'un homme de troupe qui, agissant comme les autres, faisant son travail comme les autres, conserve en son for intérieur toute sa fraîcheur, toute sa grandeur, et porte en silence une blessure toujours plus brûlante et toujours plus inguérissable.

Voici quelques-unes de ces pensées d'un soldat et dont l'ironie, la tendresse, le dégoût, ne le cèdent en rien à un immense besoin de grandeur.

*

Le soldat, dit-il, est quelque chose de petit, de bas, de caché, de silencieux, de gris, d'uniforme. Personne ne lui demande son avis. On ne lui demande pas s'il est triste ou gai ou désespéré; on ne lui demande pas s'il est frais ou fatigué? on ne lui demande pas s'il a froid; on ne lui demande pas si le brouillard lui plaît; on ne lui demande pas si la bassesse ne l'écœure jamais.

Le soldat n'a pas d'avis, il se bat pour garder intact son cœur, en quoi se trouve toute sa grandeur.

On ne lui demande pas de penser, les chefs le font. La patrie, qui a besoin de toutes ses énergies, ne lui réclame que ses bras, sa force, ses sentiments brutaux.

*

Il existe des pastilles pour les soldats malades, mais ce ne sont pas les bonnes. C'est la tendresse qui manque.

*

Il est admirable de constater combien les aumôniers militaires rapprochent l'infinie miséricorde de Dieu du crachement aveugle des mitrailleuses.

*

[Maximum de la concentration intellectuelle, orienté comme un phare dans l'inventaire des clous de souliers ou l'expulsion des grains de poussière sur la lame de la baïonnette⁹.]

*

Le soldat devient ivrogne parce qu'il a besoin de fuir. Son désir d'évasion est aussi intense que celui du prisonnier.

Le soldat couche sur la paille, mange rapidement dans un couvercle de gamelle, porte un sac écrasant. L'officier reste à table devant une vraie assiette, il a des habits convenables, ne porte pas le sac et se repose de ses fatigues dans un vrai lit.

Petite question de détail direz-vous? Mais ce sont les officiers qui veulent vous endurcir, qui vous parlent de patriotisme et d'héroïsme. Sur ces différences sont en grande partie fondés la hiérarchie et le sens du patriotisme.

*

Obéissance ou mystique de l'arrachement¹⁰.

*

Je prétends que le vrai soldat est celui qui sait se taire; un homme complet qui n'a peur ni du froid, ni de la solitude, ni de la boue, parce que dans son cœur il y a une lumière. Le vrai soldat doit compter davantage sur la franchise de son regard que sur la protection de son fusil.

Il n'idolâtre pas la matière, il la méprise. Il fait le sacrifice de s'arracher aux siens pour les sauver, les défendant mieux ailleurs.

Il accepte d'obéir parce qu'il a confiance dans l'intelligence de ses chefs.

Il sait que la mort sera son salaire, sa seule récompense de s'être traîné comme une bête harassée dans la boue.

Il est nu devant Dieu, il est prêt à mourir pensant que son sacrifice assure la paix. Mais il sait, et là se trouve sa grande tristesse, qu'il n'y a pas d'héroïsme à mourir par hasard, touché par une balle perdue, un raté de mitrailleuse, ou une faute de calcul de l'un des siens.

*

Tous ont des fusils, mais tous ne sont pas des soldats. Seuls vainquent, ceux qui ont la volonté de vaincre.

*

[Contemplez un paysage, perdez-vous dans une beauté quelconque, toujours il y aura comme une conscience parlante, la voix d'un sergent-major pour vous arracher à vos rêves et vous rappeler à vos clous de souliers.

*

Vous pouvez avoir le cafard à crever, on ne vous donnera pas pour tout autant une dispense de sac¹¹.]

*

Le soldat, essentiellement fait pour mourir, attendant chaque minute comme une éternité qu'on lui laisse, doit avant tout « Oh ironie ! » respecter scrupuleusement toutes les formalités bureaucratiques du régime, faute de quoi il méditera ses fautes dans de longues et douces heures d'arrêt.

*

Vivre serrés les uns contre les autres, l'homme abject à côté du héros, tous dans la boue avec dans la bouche les mêmes mots, la même misère.

*

Laisser sa femme, ses enfants, sa tendresse, la lumière et l'âme de la maison qu'on a créés de ses propres mains, pour vivre en creusant des trous... et en les rebouchant.

*

Abandonner une femme et rester debout armé, la nuit, pour garder... un fourgon.

*

Avoir le cœur désireux d'héroïsme et ne trouver que boue, monotonie, bassesse.

*

Courber sa tête, sa volonté, pour n'importe quelle foutaise seulement parce que les étoiles établissent le commandement.

*

Subir toutes les vexations dans son cœur, dans son âme, dans son attente, dans son espoir seulement parce que c'est comme ça et qu'il n'y a pas à discuter.

*

Faire, agir, car le soldat ne porte pas la responsabilité de ses actes. S'il n'agit pas, il sera puni. La punition, seul remède, seul stimulant, source d'enthousiasme. Quelle ironie !

*

Rester sans rien faire à longueur de journée, dans la boue, le froid : « Messieurs, la patrie a besoin de vous, de toutes vos énergies... »

*

J'ai toujours imaginé le soldat combattant pour la vérité, tuant impitoyablement les méchants.

*

Je pensais « cantonnement » et j'entendais des récits de prouesse, des complots tramés contre l'ennemi, le désir de vaincre exprimé en actes de toutes sortes, d'une beauté infinie. Je voyais une paille blonde et le bruit de cette paille enflammait mes yeux, me mettait sur le qui-vive.

Je me répète aujourd'hui « cantonnement ». J'entends des plaintes, des paroles basses qui souillent toute beauté, des blasphèmes à l'égard de tout. La paille me paraît grise et triste et habitée par une misère sans limite.

*

Un chef est une porte ouverte, un allumeur de solitude.

*

Le petit matin est l'éclairage du soldat comme celui du braconnier, du contrebandier et de celui qui va à la messe. C'est l'heure des besognes mystérieuses.

La nuit aussi appartient au soldat, elle est seule et vaste comme lui.

Joies du soldat: boire, manger, fumer. Il se trouve dans l'essentiel, dans l'élémentaire, parce que tout lui a été arraché.

*

Seul sous les étoiles, la nuit, le soldat qui monte la garde n'a que l'infini, la solitude, le bruissement des feuilles, le sifflement du vent qui se déchire en bordure de son casque, le froid peut-être ou la pluie, ou la neige et dans les mains une arme inefficace, qui n'est même pas une consolation, même pas une présence. Que peut celui-là si sa solitude n'est pas armée, ou si son cœur frissonne ?

*

Il y a une différence entre mourir et choir dans un champ, seulement à cause d'un peu de métal logé dans le cœur.

Il y a celui qui tombe sans avoir rien prévu, il y a celui qui rend son âme.

*

La mitrailleuse est aveugle, elle ne choisit pas ses victimes.

*

Une bombe peut détruire la maison d'une femme qui allaite son enfant ou d'un vieillard qui fume, ou d'un enfant qui dort. Des forces aveugles s'abattent et touchent sans distinction dans leur rayon d'action.

*

Qui est touché meurt. Il n'y a là aucun héroïsme. Un lapin, un chien, un oiseau eux aussi meurent, cependant, ils ne figurent pas sur les listes et personne ne prétendra qu'ils sont morts pour la France.

*

Il faut au soldat une riche pauvreté, une solitude qui l'ouvre à l'infini, une nudité qui l'habille. Qu'il n'ait plus rien à espérer que l'infini.

*

On trouve des cadavres qui sourient, une fleur dans une main tranchée. La mort ne leur a guère laissé de temps ?

*

Je n'ose songer à cette mort qui nous guette et devant laquelle les minutes sont autant d'éternités, et qui devrait être un aboutissement, un achèvement, un couronnement.

*

Sommes-nous faits pour l'asphyxie ?

*

Plus j'y pense, plus je trouve qu'il faudrait être un saint pour n'avoir rien à craindre.

*

Le soldat est une sorte de prêtre, comme le poète ou le vrai curé. Son arme est plus le renoncement que le fusil.

*

Telles sont quelques-unes des pensées profondes d'un soldat. Je ne les aurais pas citées si je n'avais pas senti en elles l'expression même de la franchise et de la sincérité. Le soldat qui réfléchit, qui possède un cœur ouvert et sensible, qui a un grand besoin de se donner, pense ainsi parfois au tréfonds de lui-même. C'est qu'il est « d'autant plus violemment repoussé qu'il était plus fortement attiré », pareil en cela au solitaire dont Ramuz nous dit, que « n'ayant pas tout c'est comme s'il n'avait jamais rien ».

On pourrait m'objecter que de telles pensées sont hors de saison, que la douleur et le carnage universels ne nous ont pas touchés, qu'il y en a de plus malheureux que nous, et que, avant tout, la sauvegarde de nos intérêts nationaux exige un patriotisme rigide et qu'un optimisme vigilant ferait mieux l'affaire.

À cela je répondrai que les hommes d'aujourd'hui n'ont que faire des fanfares. C'était bon pour l'avant-guerre. L'angoisse de maintenant nous

obsède tous et nous nous trouvons absolument désarmés devant le monde qui se prépare dans les décombres.

Peut-être eût-il mieux valu pour nous que nous eussions pris notre part de sang dans les souffrances du monde. Nous n'avons hélas, verrouillé qu'un égoïsme qu'on essaie de camoufler sous des couleurs humanitaires.

Les lois sont impuissantes à endiguer les grands mouvements humains. Celles qui s'opposeraient à de tels courants seraient infailliblement brisées et notre courant est mauvais. Ce n'est pas que sous couleur de vérité je tiens à dire des choses désagréables qui vexent des principes de plusieurs et saccagent leurs rêves. Mais je sais, je sens, que ceux que j'aime vont commencer leurs tourments et je voudrais en appeler à l'intelligence et à l'esprit de sacrifice des responsables pour empêcher la lassitude générale de s'étaler comme une lave.

Il ne s'agit pas ici d'une léthargie de la foi patriotique ou de l'abandon de certaines croyances politiques ou morales qu'on voulait voir établies pour des siècles. Contre cela, je viens de le dire, nous ne pouvons rien. C'est par la souffrance et le sang qu'on s'en rachète. Personne n'arrête la décadence, elle atteint toute seule le fond de la courbe et se redresse en temps voulu.

Mais avant d'être suisses, avant d'être catholiques ou protestants, fascistes ou communistes, nous sommes des personnes humaines. Et en sauvant la personne on aura tout sauvé car la personne humaine a une valeur éternelle, elle est la pierre et le foyer de la maison future.

Le soldat que je citais tout à l'heure l'avait bien senti, qui se voyait bafoué jusque dans l'âme.

Et je continuerai encore à le citer, lui qui nous ouvre son âme sans chercher à tricher; c'est qu'après les premiers contacts, les premiers dégoûts, l'horrible cafard, la nausée s'agglutine à ses pas.

*

Ai-je jamais, dans ma triste vie, s'écrie-t-il, vécu ailleurs que dans l'armée? Puis-je seulement me souvenir d'avoir appris autre chose que le maniement des armes?

Ai-je jamais servi d'autres maîtres que les officiers? La masse gonflée de camarades, la rigide colonne de marche, m'auraient-elles guéri d'une incurable solitude?

Ai-je parfois souri à la plénitude du monde?

Peut-être... mais la mémoire de cet instant s'est envolée comme une flaque sur le buvard des routes.

L'uniforme déverse en moi des siècles d'ennui et la poussière des chemins floccule en mon âme son inutilité grise.

*

La diane déjà le plonge dans l'amertume.

Tous étaient déjà debout et actifs alors que je me levais, écarquillant les yeux sous la gifle de la lumière. J'étais à me débattre contre cette affreuse réalité qui me sautait à la gorge comme un chien. La voix des sous-officiers coupait mes ailes, me rappelait à l'ordre et faisait monter vers moi comme du fond de l'eau, les objets rugueux de mon équipement qui se précipitaient à mes yeux au fur et à mesure que le nocturne enchantement se dissipait.

*

Puis vient l'aube, dehors :

Je restais là de longues minutes à voir naître les formes.

Le petit soleil froid, le tout premier, m'excitait.

C'était le seul moment du jour où je me sentais soldat capable d'attendre l'évènement comme une bête à l'affût, capable de grandeur. Mais l'évènement n'était pas la mort, c'était simplement la longueur des jours, des heures, des mois.

*

Manque de courage, direz-vous ? Paroles d'un homme faible ? Écoutez plutôt :

Je souffrais pourtant de ce qu'on exigeât si peu de choses du soldat : des muscles tendus, des yeux qui regardent droit devant eux. Amoureux des choses difficiles, je me sentais repoussé comme un indésirable.

*

Et tout d'un coup, des cris comme celui-ci¹² :

Uniforme, forme unie, unifiée, schéma appliqué à la vie, dosage d'amertume.

*

Plus loin, conservant quelque espoir, il croit, grâce au nivellement, voir s'écrouler les différentiations protocolaires de la vie civile et croit sentir passer le seuil, l'approche des temps communautaires :

J'étais consolé, d'une part, à la pensée que bien des qualités et des titres civils allaient tomber de nous comme des choses désormais

inutiles, mais tourmenté, d'autre part, par l'absence de tout point de repère au milieu de ce groupe d'hommes dénudés dont l'identité grise nous conduisait fatalement vers la numérotation.

– Uniforme gris de tous les jours, comme la terre ou la brume, comme les casernes, les enveloppes de l'armée, le pain de l'armée, le camouflage de l'armée.

Peut-être les larmes nous auraient-elles consolés. Une immense détresse se lisait mais chacun voulait la braver, se montrer plus fort que les autres.

– Fanfaronnade de pauvres!

L'abandon pesait et des visages méconnaissables prenaient contact avec des réalités nouvelles, un code nouveau, une façon nouvelle de parler, de marcher, de dire bonjour. Des numéros se mettaient en file ou en colonne, essayaient les premiers pas d'une aventure qui les mènerait à la tranchée, à la boue, à la mort muette.

*

J'en ai fini de citer. Il faut avoir connu la détresse du cafard militaire pour comprendre ces choses. Tous, tant que nous sommes, cette détresse nous a pesé. Est-ce mal de l'avouer? Je pense simplement que c'est une misère sur laquelle on doit se pencher avec une tendresse fervente et une grande compassion.

Entre l'homme et son lieutenant, la barrière est si mince! Il est «ou devrait être» le meilleur soldat d'une section. Il est, avec son petit monde, plongé dans les mêmes peines et les mêmes tourments. C'est un soldat parmi les autres, un peu mieux habillé, un peu mieux instruit (j'entends ici une instruction toute militaire), un peu plus responsable. Personne mieux que lui ne peut prendre la température de la troupe. Il est le compagnon de ses soldats, il partage avec eux le rire, la sueur et le cafard.

Ces pensées m'étaient fort étrangères lorsqu'au jour de la mobilisation générale il me fallut en grande hâte quitter la caserne où je payais mes premiers galons, pour rejoindre mon unité¹³. On me donna une trentaine d'hommes, presque tous pères de famille et dont l'aîné frisait la cinquantaine alors que le plus jeune venait de passer en Landwehr. J'avais eu affaire à des enfants, une troupe fraîche, alerte, souple, qu'un seul regard figeait, qu'un seul geste faisait bondir, qu'un seul ordre dur et bref arrachait au repos, au sommeil et jetait en mouvement comme un seul homme. Ce jour-là, c'était moi l'enfant au milieu de mes soldats. Et pourtant nous fîmes fort bon ménage et ces premiers jours de mobi-

lisation comptent parmi les plus beaux. C'était, je crois, cette présence du danger qui arrangeait les choses, cette atmosphère de poudre et de tocsin. Depuis ce temps, les jours se sont ajoutés aux jours. Un par un, je les voyais, mes soldats, portant leur lassitude, venir à moi pour pouvoir parler à cœur ouvert, se dégonfler et parfois pleurer.

Quand je pense maintenant à mes maîtres des écoles d'officiers, je ne puis m'empêcher, malgré mon admiration, de leur conserver quelques rancunes. Ils avaient fait de nous des manières de petits fauves fanatiques et tracassiers. Maintenant que je sais ce que mes vieux soldats m'ont appris, je pense que ce temps de guerre a été pour beaucoup d'entre nous une école de richesse et de solidité.

En été, parfois, je les voyais se tourmenter sur leurs moissons livrées à la pourriture. En hiver, dans le grand vent, je les regarde travailler sous la neige et dans la marne, ou la boue qui retient leurs pas « avec des baisers de nourrice ». Ils ont dit que les moissons pouvaient périr et leur peau geler jusqu'aux os pourvu que ça serve à quelque chose.

Hélas ! que de jours se sont passés à tuer le temps. Le cœur devenait indifférent. J'ai vu passer des compagnies de terrassiers-somnambules.

Creuser des trous, monter la garde, creuser des trous, monter la garde. C'était le temps d'une drôle de guerre. Il nous restait un arrière-fond de confiance. On s'adossait à la France. Il nous restait un grand espoir. On vivait la vie d'un secteur calme, et puis, la guerre, c'était si loin !

Le clairon de septembre qui nous avait glacé le sang était oublié. L'âme se rendormait.

C'était un bel été avec ses grandes verdure tout dehors, comme un vaisseau.

La compagnie stationnait en plein bled¹⁴ ; depuis des mois. Un ha-meau terne de chez nous, au milieu de la tristesse paysanne. Un sombre paysage déteignait sur les âmes. Le soir, c'était le vin lourd des fermes et des chambres communes. Et le danger n'était pas là. Rien ne pèse tant au cœur que le sentiment de l'inutilité.

Serions-nous les beaux héros inutiles d'une aventure sans gloire ? Les officiers inutiles d'un commandement illusoire ? Les servants inutiles de ces armes à jamais muettes et qui ne tireront sur personne ? Et les gardiens inutiles de ces buissons, de ces chemins qui ne mènent nulle part ?

On ne dira jamais assez l'emprise du bled. Je me sentais comme un fruit qui se gâtait sur place. Tout le jour au sommet de la montagne,

dévorés par un soleil immense, on se sentait assommés, abrutis, lourds d'ennui, d'inconfort, et d'absence.

Je reprenais, le soir, ces chants de l'Amour et de la Mort du poète Rainer-Maria Rilke, Le petit chevalier, le trompette Christophe Rilke passait en quelques pages de l'enfance à la mort. Il restait l'odeur d'un pétale de rose, d'une femme étrangère, d'une fête merveilleuse où l'enfance lui tombait des épaules, comme une lourde robe; un parfum déchirant d'incendie parmi l'amour; la fuite, le drapeau qui flambe au milieu de l'ennemi, dans la mêlée... cette curieuse, brumeuse et sombre histoire d'un enfant jeté dans la mort au lendemain des révélations stupéfiantes du mystère: Vie.

Je me répétais, sans me lasser, ce chant tout crotté de fatigues douloureuses:

« Chevaucher, chevaucher, chevaucher, le jour, la nuit, le jour.

Chevaucher, chevaucher, chevaucher.

Et le cœur est si las, la nostalgie si grande. Il n'y a plus de montagne, à peine un arbre. Rien n'ose se lever. Des cabanes étrangères, accroupies auprès de puits fangeux, ont soif. Pas une tour à l'horizon. Et toujours la même image. On a deux yeux de trop. La nuit, parfois, on croit connaître la route. Peut-être refaisons-nous nuitamment l'étape que nous avons péniblement parcourue sous un soleil étranger. C'est possible. Le soleil pèse, comme chez nous au cœur de l'été. Mais c'est en été que nous avons fait nos adieux. Les robes de femmes ont longtemps brillé dans la verdure. Et voici longtemps que nous sommes à cheval. C'est donc sans doute l'automne. Là tout au moins où des femmes tristes nous attendent¹⁵. »

Alors quels désirs, quels sourds appels éveillaient les souvenirs d'autrefois. Au beau milieu du jour, le soudard se sentait pris aux entrailles. Fuir! Ne plus demeurer au milieu de cette boue, de cette fatigue, de cette écrasante monotonie. La vraie vie n'était pas au sein de cette famille d'occasion, de ces camarades dont l'État nous gratifiait sans que nous les eussions choisis.

Et je reprenais au fond de moi la lecture secrète de Rilke:

« Repos! Être enfin l'hôte de quelqu'un. Ne pas toujours contenter ses désirs par une maigre pitance. Ne pas toujours saisir toute chose d'une main ennemie. Laisser une fois au moins tout faire et savoir: ce qui arrive est bien. Le courage lui-même doit une fois s'étendre et se replier sur lui-même au bord des couvertures de soie. N'être pas toujours soldat. Porter une fois les boucles ouvertes et le large col ouvert, s'asseoir

sur des sièges et se sentir jusqu'au bout des doigts tel qu'on est après le bain. Et commencer à rapprendre comme sont les femmes, comme font les blanches et comme sont les bleues; quelles sortes de mains elles ont et quel chant et leur rire... »

On est dans le cœur même de la grande tradition, de la grande fraternité militaire. Les croisés donnent toujours la main aux soldats d'aujourd'hui. À travers toute la terre, les guerriers de toujours ont eu les mêmes cris. Entre le soldat gris et bourbeux de tout à l'heure et le petit chevalier brillant et dolent de Rilke, quelle est la différence ?

Mais, au loin, l'événement suivait son cours acharné. Je me souviendrai toujours des nouvelles matinales qu'on percevait entre les craquements et le fading¹⁶ d'un pauvre poste de radio dans la vieille chambre commune de la ferme.

Nous sommes de la génération qui a vu sombrer la France.

Avec la tragédie, les hommes reprenaient leur hauteur humaine. Je les ai vus se transformer. La catastrophe les ranimait de leur torpeur, les reportait à leur niveau de cadavres en devenir. On a été à nouveau placé devant la mort. Et la mort était une fois de plus devenue une présence, un problème, le seul problème. Au découragement de l'inaction, une résolution lucide avait fait place. Des milliers d'êtres renaissaient à la grandeur. Le devoir s'était hissé à la mesure de l'amour.

Un jour c'étaient les nouvelles de Belgique, les Flandres; plus tard, c'était Sedan. On se raccrochait d'espoir en espoir et chaque jour nous apportait la désillusion. Nous nous sentions les gardiens d'une île au milieu des flammes. J'ai senti respirer la patrie vivante.

Il serait malaisé de décrire ce qui se passa en chacun de nous. À ce moment, j'ai entendu fort peu de phrases, aucune proclamation grandiloquente. La vraie noblesse se passe de discours car la noblesse est intérieure, secrète, orgueilleuse et cachée.

Je me souviens simplement de ce rapport de régiment auquel j'avais accompagné le commandant. La brigade devait se déplacer sur le Rhin. Les nouvelles étaient mauvaises. Il fallait agir vite. Une espèce de stupeur avait accueilli des ordres aussi clairs que brutaux. C'est seulement dans l'auto qui nous ramenait au hameau que nous commençâmes à réaliser le drame. Le commandant se taisait. Il avait un air absorbé, renfermé. Je respectais son silence, comprenant le monde de pensées qui l'habitait. Au bout d'un moment il secoua son rêve, son visage redevint jovial, il se mit à parler amicalement... le sacrifice était fait. Chacun avait eu le temps de repasser en lui-même les visages aimés. Il fallait au

soldat quelques secondes de solitude pour trancher tous les liens qui le retenaient encore. Une fois ce travail terminé, on n'y pensait plus. On eût dit que l'acceptation du sacrifice eût uni tous les êtres d'un pays.

Là-bas dans les foyers, d'autres êtres donnaient leurs soldats à leur destin. Un père rentrant à la maison disait: Voici qu'il nous faut faire le sacrifice de nos enfants! Une mère étouffait son angoisse. Une femme pensait en son cœur: Voici que je suis seule à présent, et voici que ma maison est devenue pareille à une ruine! Sans carillons, sans commandements, sans cérémonies, il y eut dans tout le pays un élan de prières, une grande douleur cachée, un grand dépouillement qui enrichissait les âmes et les fortifiait.

Ainsi s'exprime la dignité d'un peuple. Ainsi s'affirme son droit à la vie.

Hélas! tout le monde n'a pas la même pudeur. On a rapporté quelques scènes de tragicomédies dont se seraient rendus coupables certains officiers. Les adieux du soldat n'ont pas besoin de larmes. Sa vie n'est plus à lui.

J'ai aimé mes soldats d'alors parce qu'ils eurent sans exception cette grandeur et cette force. Jamais camaraderie ne fut plus profonde. Jamais travail ne fut plus acharné. Jamais fatigue mieux supportée. Jamais discipline plus stricte et plus magnifiante.

Ce fut pendant un long mois, sur le Rhin, la joie de Servir. Qui ne se souvient des grandes canonnades nocturnes? Des villages frontière en flammes? Des fortins érigés en hâte sur les berges du fleuve et dans les lourdes forêts aux âcres senteurs d'ail sauvage où les souples chevreuils franchissaient d'un coup de reins les larges réseaux de fils de fer barbelés?

Avec la France meurtrie, défaite, coupée par le milieu, naissait notre volonté désespérée de résistance. C'était comme une non-acceptation du mal, une vague de pureté qui submergeait les ironies des palabreurs.

Rien de plus cruel que notre grand espoir trompé: la France. Son silence soudain plus terrible, sa souffrance et sa stupeur faisaient chavirer le cœur de l'Europe. Comment s'accoutumerait-on d'un monde sans la France? Pas un soldat qui ne fut touché dans le fond de son cœur par la catastrophe inattendue. Il nous semblait, à nous Romands, que tout le poids de cet héritage de gloire retombait sur nous et que la défaite nous avait passé le flambeau.

Plus tard, quand il fallut redescendre de ce piédestal où le danger nous avait fait monter, l'amertume et la désillusion nous ont soufflé les mots de SERVICE INUTILE, de SACRIFICE INUTILE.

Eh bien, je ne crois pas. Toute grandeur se retrouve un jour où l'autre. D'avoir donné sa vie sans réticence, l'homme se trouve soudain infiniment riche et reconnaît aux choses de la vie un goût qu'elles semblaient avoir perdu.

J'ai toujours remarqué combien les grands mots, et particulièrement celui de Patrie, paraissaient vides de sens quand ils étaient prononcés solennellement dans des discours ou autres circonstances analogues. Ici, dans le secret du cœur, sa seule évocation, son seul nom, sa seule image éveillaient la force et la foi qui eussent entraîné toute une armée jusqu'aux confins de l'héroïsme et de l'abnégation.

Forts de cette immense certitude, nous étions tout à coup devenus de cœur, d'âme et d'esprit des soldats indubitables, et la conscience de notre mission sacrée et le feu de cet idéal autrefois si lointain mais qui s'était fait chair en notre propre chair, nous sanctifiaient et nous fortifiaient comme si un dieu nous avait investis d'une puissance insurmontable. En de tels moments, tout nous semblait clair et facile. La fatigue même ne comptait plus. Mais l'ange de l'enthousiasme ne pouvait étouffer la bête béate et prosaïque. Sa morsure vivait toujours au fond de l'être. Le temps du Rhin était fini. L'épopée nous échappait avec la gloire. Le bled avait repris ses proies grises. La roue du destin avait tourné. Il était écrit que notre lot ne serait pas la mort mais seulement la vigilance, la lenteur et la patience.

Mais pourquoi en dire davantage? Qu'ajouterais-je de plus? Et puisqu'un seul vers parfois contient plus d'expérience que les siècles et que les vies accumulées, comment pourrais-je ne pas vous chanter ces poèmes du temps de guerre, qui recèlent dans leurs sombres strophes tout ce qu'une âme a pu recueillir et tout ce qu'il y a de misère et d'amour dans le cœur de tous les soldats du monde:

Crispé dans le vent des frontières
Je pense à vous ma douce mère.
Un jour, un seul jour vous revoir.
Être petit et maladroit.
Mais les soldats n'ont aucun droit.
(Ils n'ont jamais que des devoirs.)

Sous les averses, les bourrasques
Aucune voix pour dire : Assez !
Aucune main pour nous bercer,
Et le temps pèse comme un casque...

Attendre... attendre sous la pluie...
Va-t-il pleuvoir toute la vie ?
Un soldat rêve à son linceul
D'herbe et de boue entre ses larmes
Et quelqu'un songe qu'il est seul,
Toujours plus seul et tout en armes.
— Quand mourrons-nous, mon capitaine ?
Il pleut, il pleut. J'ai de la peine.
Il pleut aussi dans mon poème
Où sont blottis tous ceux que j'aime.

Morts de demain, mes camarades,
Sur les tambours abandonnés
Donnons ce qui nous fut donné :
Toute une vie au cœur malade
Et tout un monde aux yeux méchants.
J'étais pour vous l'Homme du Chant.
L'homme du champ mène la ronde :
Garde-à-vous sous les drapeaux !
Nous nous ferons crever la peau !
Quelle boutique que ce monde !

Soldats de bonne volonté,
Aimons-les bien nos amoureuses !
Les baisers secs des mitrailleuses,
Leurs aiguilles à tricoter,
Contre nos cœurs et devant Dieu
Viendront demain nous dire Adieu.
— Pourquoi chercher, folles chéries,
Des amoureux parmi les morts

Puisqu'à la fin, dans les patries,
Tous les soldats ont toujours tort ?

Puisqu'on ne peut tricher au jeu,
Il faudra bien qu'on s'habitue
À ce qu'un jour quelqu'un nous tue.
Un jour de pluie ou de ciel bleu.
Pan dans le cœur ! Pan dans la tête !
C'est l'Histoire qui se répète.
Un pauvre diable d'ennemi
Qui tire-tire-tire au bout
Ses petits plombs de rien du tout.
On fait : Holà ! et c'est fini.

J'entends partout des bruits de bottes
Mâcher mes fièvres et l'Europe.
Autour de tout la peur galope
Et la mort trotte, trotte, trotte.
— Viendra ton tour, douce patrie.
Éteins Noël et ses bougies !
(Noël c'est le bûcher de France.)
Éteins tes feux, tes jeux, tes rondes,
Le seul Seigneur qui vienne au monde
C'est le Seigneur de nos souffrances¹⁷.

Je m'excuse de terminer cet entretien sur un ton aussi grave. Mais la guerre n'est pas finie. Le temps de l'insouciance joyeuse n'a pas encore point. Une danse des morts gigantesque et grimaçante fait le tour de la terre. Notre pays vit au cœur de l'angoisse. Nul ne peut prédire que le danger s'est écarté. Nos souffrances ne font que commencer. L'ordre nouveau germe dans les décombres. Mais demain ne sera fait que de nos labeurs d'aujourd'hui. Le héros n'a pas besoin des palmes de la gloire pour vivre sa vie et accomplir son destin. Le héros est l'espérance vivante, il est l'espérance même. Et notre pays aura beau être voué au sang, au carnage et à l'incendie, il sera toujours à la grandeur de notre seule espérance.

Et je voudrais terminer par ces mots que Claudel adresse à tous ceux qui partent pour une grande aventure, et notre aventure à nous c'est notre marche en avant vers un monde nouveau dont nous ne savons rien, sinon que les jeux ne sont pas encore faits, que tout reste encore à faire et que rien n'est encore perdu :

« Les choses qui ne peuvent être autrement
ne valent pas une larme de nous.

Qui voudrait que la vie recommence quand
il sait qu'elle est finie toute ?

Retrouver ceux qu'on aime serait bon, mais
l'oubli est encore meilleur,

Ce n'est que la première gorgée qui coûte¹⁸ ! »

HIC EXPLICIT OPUS MIRABILE

Jean Cuttat

NOTES

¹ Archives cantonales jurassiennes: ArCJ, 183 J 126.

² Jean Cuttat, Journal intime « Journal d'hiver 1940 », p. 57-58, fin novembre 1940: ArCJ, 183 J 130.1.

³ CpIII/24: Compagnie de fusiliers III/24. Ce texte est conservé aux Archives cantonales jurassiennes sous la cote: ArCJ, 183 J 166.

⁴ Jean Cocteau, Discours du grand sommeil (1916-1918), § 15 : « J'ai vu le vrai héros qui se surmonte / et le criminel timide qui trouve, / enfin, / impunément, l'occasion du crime. / Celui-ci et celui-là sous la même palme », dans: Œuvres complètes de Jean Cocteau, Genève, Marguerat, volume 4, 1947, p. 19.

⁵ « patrie » est une surcharge, en lieu et place de « batterie ».

⁶ « Jetez les yeux à la ronde, ..., Votre cœur vous le dira / Rien ne vaut notre Jura », paroles d'Henri Devain. ArCJ, 76 J 9.14.

⁷ Chanson de marins, dont les paroles seraient du XVIII^e siècle.

⁸ Jean Cuttat a écrit: « quelques expériences ».

⁹ Ce passage est biffé.

¹⁰ En marge de cette phrase, Jean Cuttat a rajouté, au crayon: « Et tout à coup, au milieu d'une page, cette belle pensée ».

¹¹ Ces deux paragraphes sont biffés.

¹² « des cris comme celui-ci » est précédé de: « au milieu d'une page », biffé.

¹³ La mobilisation générale a été décrétée le 1^{er} septembre 1939 par le Conseil fédéral, avec entrée en vigueur le lendemain.

¹⁴ Par deux fois, Jean Cuttat écrit: « pled ».

¹⁵ Rainer Maria Rilke, « Une chevauchée... », poème tiré du recueil: La chanson de l'amour et de la mort du Cornette Christoph Rilke, traduit en français dès 1927 et publié en allemand

sous le titre *Die Weise von Liebe und Tod des Cornets Christoph Rilke*, Leipzig, 1899. Le dernier vers est : « Wenigstens dort, wo traurige Frauen von uns wissen ».

¹⁶ Anglicisme, qui peut se traduire par « perdre en intensité ». Fading : « Phénomène de disparition du signal reçu, le fading peut être dû soit à une dérive de l'oscillateur local (petites ondes et ondes courtes), soit à une interférence destructrice entre l'onde directe et l'onde réfléchie par l'ionosphère (grandes ondes). Ce phénomène est aléatoire et varie rapidement dans le temps. », Jean-Pierre Mendiburu, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/fadingevanouissement/>.

¹⁷ Jean Cuttat, *Les Chansons du Mal au Cœur*, Éditions Aux portes de France, Porrentruy, 1942, poèmes NO X à NO XV. C'est le premier ouvrage édité Aux Portes de France.

¹⁸ Ces vers sont une recomposition de deux ballades de Paul Claudel :

— la ballade dont le refrain est : « Nous ne reviendrons plus vers vous », dont la première strophe contient le vers : « Les choses qui ne peuvent être autrement ne valent pas une larme de nous » ;

— la ballade dont le refrain est « Ce n'est que la première gorgée qui coûte », dont la troisième strophe se termine par « Qui voudrait... il n'y a que la première gorgée qui coûte. ». Paul Claudel, *Poésies*, Paris, coll. Poésie/Gallimard, 1970, p. 42 et p. 84.

